

# Représenter la transformation

Ou comment saisir les espaces-temps habités

Coordonné par

**Stéphane Bonzani et Alain Guez**

Avec des photographies d'Adamo Maio



| l'œil d'or  
essais & entretiens

# L'entretien du présent

Sandra Parvu et Piero Zanini

La réflexion sur l'urbain développée dans leurs pratiques par certains paysagistes permet de dégager un point de vue décalé sur la dimension temporelle inhérente à toute transformation. Notre hypothèse de départ est que la façon dont les paysagistes travaillent le temps apporte des éléments de réflexion importants au projet urbain. Ces derniers ne comptent pas d'habitude parmi les acteurs les plus impliqués dans la conception des villes et la mise en oeuvre de leur transformation plus traditionnellement portée par des architectes-urbanistes<sup>1</sup>. Néanmoins, les résultats croisés de recherches que nous avons menées ces dix dernières années<sup>2</sup> montrent que l'approche paysagère contribue à souligner de façon critique et compréhensive les limites actuelles de la réflexion à grande échelle du territoire. Un des enjeux auquel cette réflexion est confrontée concerne la prise en compte de la perception et du vécu des habitants. L'accroissement de l'échelle des projets et la dilatation de leur temps de réalisation soulèvent chez les habitants une inquiétude autant suscitée par les attentes et les espoirs portés par le projet que par les pressions auxquelles ils pensent être soumis une fois le projet réalisé. Nos recherches révèlent une concordance entre la mise en tension des temps à l'intérieur desquels opèrent les paysagistes avec les temps opérationnels du projet, et la façon dont les temps de la transformation sont perçus et vécus par les habitants. En d'autres termes, le temps des paysagistes comme celui des habitants ne se réduit pas au temps du projet.

1. Dans le contexte actuel on voit émerger de plus en plus des masterplans et des projets territoriaux dessinés par des paysagistes tels James Corner à New York et Qianhai, Peter Latz à Tel Aviv et en Chine, West 8 à Guangzhou ou en France, comme Michel Corajoud et Michel Desvigne à Lyon Confluence.

2. Les recherches menées à l'intérieur du LAA-umr 7218 Lavue CNRS auxquelles nous nous référons sont: *Paysages imaginés et paysages construits. Enquête d'un imaginaire contemporain des Alpes*, [2005-2007, BRAUP, PUCA] ; *Les réenchantelements de La Courneuve. De l'ancienne cité des 4000 sud aux futurs quartiers de la Tour et Les Clos* [2006-2008, PUCA] ; *Qualifier la transformation, ou comment se projette l'idée de qualité de vie dans le futur Grand Paris* [2010-2012, Urban D/FEDER-EU] ; *Projet de paysage et culture visuelle* [2013, Post-doctorat à l'ENSP Versailles] ; *Récits d'un paysage : Atlas du paysage de la Seine-Saint-Denis* [2014-2015, DRIIE, UT93-DRIEA, CG93]. Tous les extraits d'entretiens cités dans le texte sont issus de ces recherches.

Dans cet article, nous allons interroger la façon dont l'approche paysagère mobilise des connaissances et des savoir-faire qui sondent cette dimension problématique du temps dans le projet. Plusieurs études et colloques en sciences sociales ont déjà mis en évidence les divers horizons d'attente et logiques temporelles des acteurs impliqués dans le projet urbain<sup>3</sup> sans pour autant explorer les spécificités propres à chaque discipline de projet et plus particulièrement celles des paysagistes. De quoi sont-elles faites ? Que nous apprennent-elles sur le temps comme opportunité et outil de projet ? Inversement, comment appréhendent-elles les contraintes temporelles, souvent divergentes, qui accompagnent tout projet urbain ?

### **Le présent malmené**

Le contexte urbanisé de la région parisienne implique que tout projet de transformation touche à des territoires déjà construits et densément habités. Par définition, l'intention de projet suppose le geste de se jeter avec force vers l'avant, grâce à une « vision » inscrite dans le présent. La violence implicite du saut entre ce qui existe et ce qui est projeté dépend de son étendue et de l'effort d'abstraction proportionnel nécessaire à sa mise en forme : plus la charge potentielle du projet est déplacée vers un futur éloigné, plus la tension entre l'horizon qu'il propose et le quotidien des habitants apparaît comme importante. Cette tension est d'une part liée à la période temporelle couverte par les travaux, mais elle vient aussi des perspectives fermées par les contextes économique et politique actuels. La prise d'appui sur le présent pour effectuer ce saut en avant est la phase la moins assumée par le processus de transformation. Paradoxalement, elle reste un impensé du projet urbain.

Une des conséquences de cette inattention au présent tient dans le malaise exprimé par les habitants vis-à-vis des temps morts inhérents à toute mise en chantier. Le sentiment d'un temps qui ne va nulle part, d'un temps suspendu, passé dans une attente souvent incompréhensible, a été partagé par bon nombre de ceux qui ont vécu la réhabilitation de la cité des 4000 à La Courneuve dès le début des années 1980 :

3. Yannis Tsiomis (dir.), *Échelles et temporalités des projets urbains*, Paris, Jean-Michel Place, 2007 ; Sandra Mallet, « Aménager les rythmes : politiques temporelles et urbanisme », *EspacesTemps.net*, Peer review, 2013/04/15 ; Sandra Mallet, *Quelle(s) temporalité(s) prendre en compte dans un projet urbain durable ?*, Paris, PUCA, 2014.

Je suis impressionné parce que Renoir a été détruit en 2000 et les travaux n'ont commencé que depuis récemment. Les souvenirs sont restés dans le coma, quoi ! Je me demande pourquoi ça a pris autant de temps. Pourquoi il n'y a eu rien de fait entre temps ?

(Samir, *Les réenchantements de La Courneuve*, 2006-2008)

La reconstruction, elle se fait sur trente ans, elle ne s'est pas faite en un an. C'est-à-dire que la reconstruction, elle se fait toujours aujourd'hui ! [...] On a commencé à reconstruire le centre commercial, il n'y a même pas deux ans, à faire venir des entreprises etc... et le centre commercial s'est vidé il y a au moins vingt ans ! Vous voyez le temps qu'il a fallu ?

(Ismâï, *Les réenchantements de La Courneuve*, 2006-2008)

Les paysagistes sont conscients de ce que cette attente signifie. Gilles Vexlard rappelle que l'une de ses préoccupations est de mettre rapidement à disposition un terrain afin de ne pas devoir toujours dire aux habitants qui s'installent dans les cinq ans à venir, qu'ils doivent encore attendre trente ou cinquante ans pour se réjouir d'un parc (Vexlard, *Projet de paysage et culture visuelle*, 2013). Le paysagiste est ainsi *de facto* dans la situation de devoir réfléchir à l'ensemble des temporalités inscrites dans son projet. De son côté, Linda Leblanc rend encore plus explicite l'inconfort dans lequel sont souvent mis les paysagistes, et les concepteurs plus généralement, par le besoin de faire des promesses qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir tenir : « Je participe, je fais croire, je participe d'un processus qui fait croire aux gens, qui les fait patienter, qui les fait croire, qu'il va y avoir des trucs... » (Leblanc, *Les réenchantements de La Courneuve*, 2006-2008). Si la promesse active un imaginaire du fait même de son énonciation, son caractère performatif n'est cependant pas suffisant. Même lorsqu'elle est tenue, le problème que la promesse pose ne concerne pas tant l'écart créé entre un présent et un futur, mais le fait que cet écart fasse abstraction de la continuité de l'existence et du temps dans lequel la vie passe. Pour les habitants, un premier degré d'abstraction se révèle être l'importance accordée dans les discours sur le projet urbain aux dates.

Il y a quelque chose aussi qui à mon avis perturbe la perception chez les Courneuviens, enfin, en tout cas participe à cette distorsion, c'est que le temps du projet urbain et le temps de l'urbaniste, il est... On est tout le temps par exemple en train de balancer au gens voilà 2020, 2018, voilà, 2015, le super métro 2022, l'arrivée de la ligne 12 en 2025, mais tranquillement, comme si c'était quelque chose de normal, alors qu'on est jusqu'à présent en 2011.

(Bruno, *Qualifier la transformation*, 2010-2012)

La *perturbation de la perception* dont parle Bruno peut en partie être expliquée par l'abstraction d'un futur dans lequel les habitants ne sont pas sûrs d'être inclus, mais aussi par l'histoire spécifique de la Seine-Saint-Denis. C'est un département qui a été soumis dès sa création à de profondes modifications. Habiter un territoire en constante transformation accentue dans le contexte actuel les sentiments d'incertitude et de précarité. Ce champ sémantique revient en effet souvent dans le témoignage des habitants qui soulignent le caractère « déstabilisant de cette période intermédiaire », « l'impression de précarité », « la difficulté à trouver un ancrage » et la question récurrente de savoir si « ça va changer ou si ça va rester comme ça » (Gilles, Rosa, *Récits d'un paysage*, 2014-2015). La désarticulation entre « le temps du changement », « la qualité de ce changement » et « les permanences des problèmes structurels » (Bruno, *Qualifier la transformation*, 2010-2012) fait du présent des habitants une temporalité dans laquelle viennent se tresser l'inertie et la stabilité d'un quotidien avec la constance des imprévus et des surprises, bonnes et mauvaises, liées à la mise en oeuvre d'un chantier de longue durée. À cela s'ajoute la disjonction plus concrète « entre le temps de décision et le temps de la construction qui prolonge de façon souvent incompréhensible les délais » (Bruno, *Qualifier la transformation*, 2010-2012). Du point de vue des concepteurs, cela entraîne parfois une remise en question des intentions du projet :

Quand on travaille en préfiguration, c'est pas trop pour tester le projet, le produit esthétique, c'est plutôt pour tester la programmation. [...] Souvent entre le temps de programmation initiale et le passage à l'acte, de construction, il s'est écoulé dix ans. Un projet qui pourrait être contemporain au moment de la conception ne l'est plus au moment de la réalisation. On crée de l'obsolescence. On crée des choses qui ne sont plus en prise avec la société.

(Bonnenfant, *Projet de paysage et culture visuelle*, 2013)

### **L'illusion de la maîtrise**

Bien que l'urbanisme soit une discipline censée organiser les temps de la transformation urbaine, aujourd'hui ces temps sont soumis à des facteurs et des vitesses de changement dont les dimensions politiques et économiques dépassent les compétences et possibilités d'action des concepteurs. Cela se manifeste par l'écart de plus en plus grand entre le discours des urbanistes, les idéaux qu'ils portent et les effets ambigus

que leurs projets entraînent sur la vie des habitants<sup>4</sup>. L'expérience de la transformation que l'on retrouve dans les témoignages des paysagistes comme des habitants met en évidence l'ampleur de cet écart. Elle révèle aussi l'enjeu de la maîtrise du projet sur le plan économique (dynamiques d'évolution des revenus, des prix du foncier et du coût de la vie) aussi bien que sur le plan formel. Pour faire face aux imprévus d'une transformation qui s'étend sur des périodes de plusieurs années, certains paysagistes s'approprient un des outils les plus efficaces de l'urbaniste qui est le phasage dans le temps :

On ne le dit jamais assez, le phasage peut être utilisé pour renforcer la logique urbaine qu'on voulait mettre en œuvre. On ne commence pas par un bout qui n'a aucun intérêt, alors qu'il faut commencer par la structuration de l'espace public et le faire tout de suite. Il faut faire les espaces qui sont au plus près des gens, pour qu'ils ne se sentent pas dépossédés de ce qui les entoure. Il ne faudrait pas qu'on fasse ce qui est le moins important et que si pour des problèmes d'argent on ne peut pas construire le reste, on perde tout le projet. Cela arrive ! Sur cinq, six ans, on s'aperçoit que si on n'oriente pas le phasage on se retrouve à ne pas faire ce qui était essentiel. Vous pouvez mettre de l'argent sur des choses anodines, alors qu'on aurait pu d'abord le mettre dans des choses importantes, même si elles sont moins chères.

(Hamelin, *Les réenchantelements de La Courneuve*, 2006-2008)

L'expérience du manque de contrôle de l'évolution politique et budgétaire mène Philippe Hamelin à hiérarchiser les éléments de son projet : tout ce que l'on dessine n'a pas la même valeur. Pour garder un sens face aux imprévus, le phasage est pour lui un outil nécessaire qui assure sa lisibilité dans le temps. Néanmoins, d'autres paysagistes voient cette logique de planification comme problématique en cela qu'elle continue de faire croire à la maîtrise d'une situation.

Il y a quelque chose de cohérent dans le fait de rapprocher l'urbaniste et le paysagiste et de faire de cette idée générale du paysage quelque chose qui a valeur de fabrication par une planification urbanistique. Mais, je suis fondamentalement quand même pas d'accord, dans le sens où ça continue à nous faire penser, à nous faire croire que nous allons maîtriser la situation, en faisant [du paysage] un outil de planification et d'évolution dans le temps, une sorte de gigantesque plan d'occupation

4. Neil Brenner, « Open city or the right to the city ? » *TOPOS : The International Review of Landscape Architecture and Urban Design*, n° 85, 2013, p. 42-45.

## 1 \_ Représenter l'insaisissable

des sols. C'est une illusion parce qu'on sait que ça va pas être occupé comme ça de toutes les façons, ça va être déjoué, ça va être dévoyé et tant mieux.

(Clément, *Projet de paysage et culture visuelle*, 2013)

Le regard que Gilles Clément porte sur le projet urbain critique ses limites créées principalement par une organisation temporelle de l'espace en plan. L'illusion d'une maîtrise se traduit ainsi par une réduction des apports des différentes disciplines du projet à un outil de planification censé assurer le contrôle de la réalité qu'il dessine. En contraste à une vision de la transformation qu'il qualifie de technocratique, sa pratique paysagiste met en avant une démarche plus tâtonnante, qui assume une marge d'imprécision entre ce qui est représenté et les réalités du terrain.

Là, on contrôle rien. Ça se développe dans le temps. Ça a toujours été une question. On développe à quel âge ? C'est un plan qui représente un peu une petite maturité, mais ce sera pas comme ça au début, ça sera pas comme ça après, ce sera comme ça éventuellement et c'est pas sûr, à un moment, mais on sait pas quand, on sait même pas quand ! Parce que les arbres vont devenir plus grands, plus je ne sais pas quoi, parce que bref ça prendra pas la même place, pour arriver... pour être approximatif... un peu juste...

(Clément, *Projet de paysage et culture visuelle*, 2013)

À travers ces extraits, se dégage une divergence de points de vue sur la façon de concevoir le temps comme outil de projet. Si dans un cas, le temps est mobilisé comme un outil de planification, dans l'autre, son utilité réside en cela qu'il nous fait prendre la mesure des limites de toute planification. À l'intérieur de cette tension paradoxale se joue l'expérience des habitants confrontés à la transformation urbaine. Comment ces derniers s'inscrivent-ils donc dans ce processus basculant entre un effort de maîtriser le temps et une acceptation des détournements opérés par des logiques autres que celle du projet ? Face aux effets imprévisibles et incertains apportés par les transformations, certains habitants soulignent la difficulté, si ce n'est le refus, de se projeter même dans un futur proche.

J'habite un pavillon [à Blanc-Mesnil] et je vois que mes impôts fonciers et mes taxes d'habitations grimpent à une vitesse... je me rends compte que dans quelques années ça va pas s'améliorer et puis avec tous les projets qu'il y a ça ne pourrait pas être autrement et il faudra vraiment avoir les moyens pour pouvoir continuer à vivre là. [...] C'est des choses que je ne maîtrise pas, que je subis ou à la limite c'est plutôt bien, très bien que ça

se passe comme ça, mais du coup je ne suis que spectatrice de ce qui se passe et j'ai l'impression qu'effectivement je ne suis pas actrice de... je ne participe pas au changement.

(Clara, *Qualifier la transformation*, 2010-2012)

Maîtriser la situation signifie dans ce cas savoir si l'on peut continuer à vivre dans sa maison et dans le quartier où l'on a tissé des liens sociaux et des habitudes. Ainsi que le soulignent d'autres témoignages, la rénovation a un coût et entraîne souvent un changement de population, ce qui explique la crainte des habitants de ne pouvoir rester là, alors que les prix du foncier augmentent. (Tahar, *Les réenchantelements de La Courneuve*, 2006-2008 ; Jean-Pierre, *Qualifier la transformation*, 2010-2012). L'appréhension n'est donc pas liée aux projets de transformation en tant que tels, mais étant donné l'envergure de ces projets et les phénomènes qu'ils déclenchent, plutôt au sentiment de dépossession éprouvé par les habitants comme par les concepteurs quant à la maîtrise et au contrôle de la situation.

## **Le temps en question**

À partir de cette prise de conscience, comment les paysagistes essaient-ils de poser le temps comme un acteur du projet urbain et non comme une dimension subie ? En d'autres termes, y a-t-il des façons de représenter et de se représenter le temps, afin de lui donner une consistance et une matérialité qui permettent à chacun de le toucher et par conséquent de se l'approprier et ainsi sortir de la condition de spectateur ?

Pablo Georgieff de l'atelier des paysages contemporains Coloco décrit la construction de calendriers cartographiques dans lesquels le temps devient un outil pour « pouvoir provoquer, construire, résonner, des moments dans lesquels les choses sont visibles, sont partagées » (Georgieff, *Projet de paysage et culture visuelle*, 2013). L'effort de visualiser le temps d'une façon synchronique ouvre le projet à la possibilité de saisir des opportunités pour entrer en dialogue avec les multiples strates et registres temporels dans lesquels il s'inscrit :

Il s'agit de mettre en rapport toutes les temporalités dans lesquelles on est à l'instant T et donc de recentrer la prise de décision sur des projets qui sont des stratégies « nature », qui sont censés aller dans le sens de l'amélioration biologique de la métropole. Ça permet de donner une consistance au temps en fonction des activités agricoles, des rythmes



## 1 \_ Représenter l'insaisissable

naturels qui se déroulent pendant qu'on travaille en atelier, pendant qu'on décide en comité de pilotage, il y a des choses qui continuent.

(Georgieff, *Projet de paysage et culture visuelle*, 2013)

Une condition préalable à la mise en application de ce type de calendrier repose sur le partage par les membres des équipes de concepteurs des mêmes enjeux. En effet, ces conditions sont rarement réunies et il est plus commun que les divergences de points de vue entre concepteurs soient accentuées par le décalage temporel et l'ordre dans lequel ils interviennent dans le projet et sur le site. Communément désigné comme un « travail de saucissonnage » (Robert, *Les réenchantements de La Courneuve*, 2006-2008), ce cloisonnement du processus de projet met en évidence les différences entre architectes, paysagistes, urbanistes, ingénieurs dans leurs descriptions et façons de prendre en compte le terrain.

C'est une position que j'ai de plus en plus... celle de dire qu'il faut garder les arbres existants... la rue Balzac est plantée avec de très beaux tilleuls, donc on les garde... il y a quelques beaux arbres ici, mais dans la faisabilité architecturale, les architectes ont planté leurs bâtiments et les nouveaux îlots sur ces arbres là, donc on peut pas les garder... et je me dis, c'est un peu dommage. Ce regard sur le paysage existant, il arrive toujours trop tard.

(Robert, *Les réenchantements de La Courneuve*, 2006-2008)

Ainsi pour la paysagiste Florence Robert, la problématique temporelle se manifeste en suivant deux questions reliées entre elles. D'une part, les prises en compte d'éléments existants déterminent et signalent à la fois l'inscription de durées différentes dans le site. Mais, d'autre part, l'articulation de ces temporalités est influencée par la façon dont les collaborations sont mises en place au sein des équipes.

C'est bien qu'il y ait [des équipes pluridisciplinaires], mais si ça veut dire que l'architecte c'est le chef, qui passe son projet à son paysagiste qui plante les arbres là où il a dit qu'il fallait les planter, qui passe au bureau d'études, qui passe les réseaux, etc... Ce n'est pas un travail pluridisciplinaire ! Le travail pluridisciplinaire c'est l'architecte qui travaille avec son paysagiste, qui lui dit, « mais non, tu déconnes ! Il faut garder ça et travailler autour ».

(Robert, *Les réenchantements de La Courneuve*, 2006-2008)

On va mettre une épingle dans le calendrier pour dire « un tel s'est engagé tel jour à aider un tel, tel jour ». Il y a aussi l'idée de l'enregistrement

des engagements mutuels. Il y a cette idée de temporalité qui court, par exemple dans le monde paysan. Le temps n'a pas la même valeur pour les paysans. C'est comme ça avec le vivant, il y a des semaines qui valent plus que d'autres. Et puis il y a des dates, quand faut être là, c'est maintenant. C'est ça que ce calendrier nous aide à représenter.

(Georgieff, *Projet de paysage et culture visuelle*, 2013)

Le contraste entre ces deux manières de travailler souligne le fait que les conditions d'activation du temps comme outil de projet reposent sur la prise en compte du chevauchement des multiples strates temporelles que le projet vient perturber. Une conséquence récurrente du manque de dialogue entre architectes et paysagistes résulte en un « inversement des sols », c'est-à-dire que « là où il y a la pleine terre et les beaux arbres on construit et là où il y a les bâtiments on démolit et on se retrouve avec un sol complètement impropre à la plantation » (Robert, *Les réenchantelements de La Courneuve*, 2006-2008). La valeur donnée de façon inhérente à l'inscription de la vie dans un lieu mis en œuvre par l'agence Coloco rendrait « l'inversement des sols » dont parle Florence Robert plus controversé. Que le temps prenne forme dans un calendrier ou qu'il soit identifié dans les arbres existants, sa matérialisation permet de confronter différentes temporalités et devenir ainsi un élément du projet. Au-delà de ces cas concrets, elle problématise de façon plus générale le rapport avec l'existant et ses dimensions physique et sensorielle. Cette mise en tension du corps et des contraintes liées à des logiques opérationnelles est un des éléments que la culture et la pratique paysagistes peuvent offrir à l'entretien du présent dans le projet urbain sans pour autant l'assujettir à un instant précis.

## Références bibliographiques

BRENNER, Neil, « Open city or the right to the city ? », *TOPOS : The International Review of Landscape Architecture and Urban Design*, n° 85, 2013, p. 42-45.

MALLET, Sandra, « Aménager les rythmes : politiques temporelles et urbanisme », *Espaces Temps.net*, Peer review, 2013/04/15.

MALLET, Sandra, *Quelle(s) temporalité(s) prendre en compte dans un projet urbain durable ?*, Paris, PUCA, 2014.

TSIOMIS, Yannis (dir.), *Échelles et temporalités des projets urbains*, Paris, Jean-Michel Place, 2007.